



HAL
open science

Les malheurs de la Sophia: sagesse et humour chez Alexandre Kojève

Dimitri Tokarev

► To cite this version:

Dimitri Tokarev. Les malheurs de la Sophia: sagesse et humour chez Alexandre Kojève. Marco Filoni; Massimo Palma. Tyrants at Work: Philosophy and Politics in Alexandre Kojève, Edizioni ETS, pp.39-46, 2024, 978-884676974-9. <hal-04950576>

HAL Id: hal-04950576

<https://hal.science/hal-04950576v1>

Submitted on 17 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License



philosophica

[305]

philosophica

serie arancio

diretta da Alfonso M. Iacono

comitato scientifico

Stefano Petrucciani, Manlio Iofrida

Gianluca Bocchi, Giuliano Campioni

Simonetta Bassi, Giovanni Paoletti, Alessandro Pagnini

Tyrants at Work
Philosophy and Politics in
Alexandre Kojève

Edited by
Marco Filoni and Massimo Palma



Edizioni ETS



www.edizioniets.com



Attribuzione - Non Commerciale 4.0 Internazionale
CC BY-NC 4.0

© Copyright 2024
Edizioni ETS
Palazzo Roncioni - Lungarno Mediceo, 16, I-56127 Pisa
info@edizioniets.com
www.edizioniets.com

Distribuzione
Messaggerie Libri SPA
Sede legale: via G. Verdi 8 - 20090 Assago (MI)

Promozione
PDE PROMOZIONE SRL
via Zago 2/2 - 40128 Bologna

ISBN 978-884676974-9
ISSN 2420-9198

CONTENTS

- (Free) Time is a Tyrant. *En guise d'introduction* (again)
Marco Filoni, Massimo Palma 5

Part I

Wisdom Doesn't Work. Philosophy and Idleness

- Out of Work: Kojève's Philosophy of Inoperativity
Isabel Jacobs 9
- Kojève's Concept of Recognition.
From Ontology to Politics, and Back
Ovidiu Stanciu 23
- Notes on Alexandre Kojève, from Atheism to
the «Aesthetization of Truth»
Elettra Stimilli 33
- Les malheurs de la Sophia:
sagesse et humour chez Alexandre Kojève
Dimitri Tokarev 39
- The Intrusion of Play into Time.
Alexandre Kojève's Ludic Philosophy of History
Danilo Scholz 47

Part II

Working for Tyrants. Politics and Thinking Politics

- Kojève's Case for a Multipolar World
Kyle Moore 65

Globalization and Politics from Alexandre Kojève to Eric Weil <i>Edoardo Raimondi</i>	75
Kojève's Post-Communal Politics <i>Jorge Varela</i>	87
Corollaries to the New Nomos. Marginalia to the Kojève-Schmitt Controversy <i>Massimo Palma</i>	95
L'«autorité du père» en question dans la philosophie de Kojève <i>Rambert Nicolas</i>	105
Posthumous Chronicles of Philosophy, Politics, and Espionage. Alexandre Kojève and the KGB <i>Marco Filoni</i>	127

Appendix

La philosophie e le Parti Communiste (1929)

Introduction. Entre héritage russe et texte programmatique <i>Rambert Nicolas</i>	139
La philosophie et le Parti Communiste <i>Alexandre Kojève</i>	151
About the contributors	159

LES MALHEURS DE LA SOPHIA: SAGESSE ET HUMOUR CHEZ ALEXANDRE KOJÈVE

Dimitri Tokarev

On connaît l'importance de la figure du Sage pour Kojève. Le Sage apparaît à la fin de l'Histoire et incarne le Savoir absolu, dans l'État universel et homogène. Le Sage «vit et agit; mais il ne vit que par la science, et il n'agit que pour la Science» (Kojève 1947: 326), de sorte que cette figure prend les dimensions surhumaines du suprême Savant de Rimbaud, qui le décrit dans sa célèbre *Lettre du voyant* (lettre à Georges Izambard du 13 mai 1871).

Il est facile d'imaginer ce Sage des derniers temps en maniaque du savoir, toujours concentré, sérieux, satisfait de sa supériorité intellectuelle. Georges Bataille s'est insurgé contre cette autosatisfaction dans une lettre du 8 avril 1952, écrite en réaction à l'article de Kojève consacré aux romans de Raymond Queneau:

Seulement vous allez peut-être vite, ne vous embarrassant nullement d'aboutir à une sagesse ridicule: il faudrait en effet représenter ce qui fait coïncider la sagesse avec l'objet du rire. Or je ne crois pas que vous puissiez personnellement éviter ce problème dernier. Je ne vous ai jamais rien entendu dire, en effet, qui ne soit expressément et volontairement comique, au moment d'arriver à ce point de résolution (Bataille 1997: 443).

Il existe certes une certaine ambiguïté dans la manière dont Kojève décrit la fin de l'Histoire et l'état de satisfaction tant physique qu'intellectuelle dont jouissent les hommes posthistoriques. Les sages, si ce n'est le seul et unique Sage, s'opposent aux autres êtres, qui appartiennent à un monde animal plutôt qu'à celui des hommes. De fait, Kojève prône que

L'Homme reste en vie en tant qu'animal qui est en *accord* avec la Nature et l'Être donné. Ce qui disparaît, c'est l'Homme proprement dit, c'est-à-dire l'Action négatrice du donné et l'Erreur, ou en général le Sujet opposé à l'Objet (Kojève 1962: 435).

Dans une note de la seconde édition de *L'Introduction à la lecture de Hegel*, Kojève assume que, poussé à l'extrême, son argument devient «ambigu, pour ne pas dire contradictoire»:

Il faudrait donc admettre qu'après la fin de l'Histoire, les hommes construirait leurs édifices et leurs ouvrages d'art comme les oiseaux construisent leurs nids et les araignées tissent leurs toiles, exécuteraient des concerts musicaux à l'instar des grenouilles et des cigales, joueraient comme jouent les jeunes animaux et s'adonneraient à l'amour comme le font les bêtes adultes. Mais on ne peut pas dire alors que tout ceci «rend l'Homme *heureux*». Il faudrait dire que les animaux post-historiques de l'espèce *Homo sapiens* (qui vivront dans l'abondance et en pleine sécurité) seront *contents* en fonction de leur comportement artistique, érotique et ludique, vu que, par définition, ils s'en contenteront. Mais il y a plus. «*L'anéantissement définitif* de l'Homme proprement

dit» signifie aussi la disparition définitive du Discours (*Logos*) humain au sens propre. Les animaux de l'espèce *Homo sapiens* réagiraient par des réflexes conditionnés à des signaux sonores ou mimiques et leurs soi-disant «discours» seraient ainsi semblables au prétendu «langage» des abeilles. Ce qui disparaîtrait alors, ce n'est pas seulement la Philosophie ou la recherche de la Sagesse discursive, mais encore cette Sagesse elle-même. Car il n'y aurait plus, chez ces animaux post-historiques, de «connaissance [discursive] du Monde et de soi» (*ibid.*: 436).

Il est évident que le Sage, dont la seule action est le Livre (*ibid.*: 410), ne peut pas refuser la parole discursive. Le langage des abeilles est plutôt réservé à ceux qui sont retournés dans l'animalité, ce qui n'est pas sans rappeler le roman du biologiste russe Konstantin Merejkovski (frère du célèbre écrivain et penseur), *Le paradis terrestre*, publié à Berlin en 1903. Source d'inspiration de plusieurs utopies russes, dont la trilogie de Fiodor Sologoub *La légende créé* (1907-1913), ce texte décrit une société protofasciste avec des intellectuels, des Protecteurs, qui seuls possèdent le droit du langage, et des êtres humains juvénilisés qui passent leur temps à faire l'amour et à jouer. Une troisième classe de cette société est composée d'esclaves abrutis qui travaillent pour les sages et les enfants.

Si chez Merejkovski les frontières entre les classes de cette société sont infranchissables, du fait de leur caractère biologique, Kojève prétend que le Sage, une fois son Livre accompli, peut passer à un autre genre de sagesse, celui de la rue et de son langage vulgaire et banal. Kojève en parle longuement dans un article qu'il consacre aux romans de Raymond Queneau en 1952. Intitulé *Romans de la sagesse*, ce texte présente trois héros de Queneau – notre ami Pierrot, le poète de Rueil et le soldat Brû – trois «voyous désœuvrés» détenteurs d'une Sagesse «profonde et inédite». Ainsi, le soldat Brû

ne vit-il pas en pleine métaphysique puisqu'il ne pense généralement à rien (ou s'il pense à quelque chose, cette chose n'est autre que la bataille d'Iéna) et consacre ses vastes loisirs à l'identification du néant de sa certitude subjective avec le néantissement de l'Être-en-soi temporel, concrétisé *dans et par*, ou mieux encore, *en tant qu'*une horloge, qui lui permet de compter jusqu'à trois, et même au sommet de sa sagesse jusqu'à quatre *.../?* (Kojève 1952: 394).

Le soldat Brû parle «de tout et de n'importe quoi» en ne parlant au fond que de lui-même. En cela, il s'inscrit dans la lignée de Socrate, lui aussi un voyou désœuvré, et de Hegel dont l'en soi et le pour soi étaient «des expressions très simples, pour ne pas dire banales, empruntées à l'allemand courant» (*ibid.*: 392).

Il faut préciser pourtant qu'à la différence de Brû, Hegel développe une réflexion théorique sur le fait de penser le monde qui se révèle à un soi pensant. En effet, si Brû «ne pense généralement à rien», comment donc le monde peut-il se révéler «dans et par ses pensées»? Le soldat de Queneau est le Sage qui ne pense pas, mais peut-on en dire autant du Sage de Hegel et de Kojève?

Il en va de même pour le langage. Si le langage de Brû est un «français parlé» (on se rappelle le projet du néofrançais développé par Queneau) qui renvoie, en un sens, aux expérimentations des poètes russes dits transmentaux (Ilia Zdanévitch *et al.*), Kojève prend soin d'avertir ses lecteurs que son compte-rendu est écrit en un «illisible quasi-français» (*ibid.*: 387) qui prétend n'avoir rien en commun avec le langage des sages quenelliens. La différence réside

dans le fait que Kojève parodie «son propre style», donc occupe une position extérieure par rapport au langage. Si l'on admet que les héros peu héroïques de Queneau sont des Sages modernes, alors celui qui révèle leur Sagesse doit adopter une position défamiliarisante, étrançante par rapport à celle-ci, si l'on emprunte le terme des formalistes russes, position qui permet de parler de la Sagesse en termes de parodie.

Au niveau du langage, cela se traduit par des équivoques rhétoriques de toute sorte et de jeux de mots, parfois mauvais, dont sont truffés les deux comptes-rendus de Kojève, l'un sur Queneau et l'autre sur Françoise Sagan. Selon Jacques-Alain Miller, la recension de l'oeuvre de Sagan a tout d'un canular¹, lequel dévoile, ajoutons-nous, l'autre face de la Sagesse, à savoir la capacité du Sage de rire de lui-même. Un langage philosophique qui touche à l'illisible et à l'incompréhensible (langage des abeilles), et qui se présente comme une parodie de lui-même, sert justement à défamiliariser le langage de la rue, qui procède d'une perception automatisée du monde. Et vice versa, quand Hegel emploie des expressions de l'allemand courant, tels *en soi* et *pour soi*, dans le contexte du langage obscur et occulte de la *Phénoménologie de l'Esprit*, il a recours à un procédé similaire d'étrançation.

Kojève se souvient de ses premières lectures de la *Phénoménologie de l'Esprit* dans une interview accordée en janvier 1968 à Gilles Lapouge. Il y dit :

Hegel, j'ai essayé de le lire. J'ai lu quatre fois, et dans son long, la *Phénoménologie de l'esprit*. Je m'acharnais. Je n'en ai pas compris un mot (Lapouge 1968).

Le brouillard ne se dissipe que quand il y retrouve un homme historique – qui culmine dans la figure de Napoléon: «J'ai relu la *Phénoménologie* et, quand je suis arrivé au chapitre IV, alors j'ai compris que c'était Napoléon» (*ibid.*). C'est une révélation immédiate qui se produit sur-le-champ².

Toutjours sur le même ton de l'auto-ironie, Kojève prend un plaisir particulier à souligner que ses cours à l'EPHE étaient fréquentés non pas seulement par des intellectuels, tels Breton, Bataille, Lacan, Queneau, mais aussi par un contre-amiral de la flotte et son épouse. On a l'impression que sans l'amiral, son séminaire aurait perdu pour lui de son charme intellectuel.

Ce goût pour le paradoxe et le jeu, on le retrouve déjà dans les notes prises par le tout jeune Kojève au début des années 1920. Le 20 octobre 1920, il cite par exemple un poème philosophico-ironique de Pouchkine qui porte le titre «Mouvement» (1825) et évoque une dispute entre Zénon d'Élée et Diogène de Sinope³.

¹ Milner 2017: 80. Voir également Milner 2013, où il parle de la réception par Lacan du *Dimanche de la vie* de Queneau.

² On se permet ce jeu de mots car en russe Napoléon (Наполеон = На+поле+он) signifie exactement *il est sur le champ*.

³ Voir Kojève 2013: 75. Parfois, Diogène est remplacé par Antisthène. En tout cas, ce dialogue ne pouvait pas avoir lieu réellement.

Aucun mouvement n'existe, a dit un sage barbu.
 Un autre a préféré garder le silence et s'est mis à marcher devant lui.
 Il n'aurait pas pu objecter plus fort que cela;
 Tout le monde a fait l'éloge de sa réponse complexe.

Hegel s'en souvient dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie* en soulignant que trop se fier à l'évidence serait une erreur. Pouchkine prolonge sa réflexion poétique dans le même esprit:

Pourtant, messieurs, cet événement amusant
 éveille dans ma mémoire un autre exemple:
 Le soleil tourne autour de nous tous les jours,
 cependant c'est l'obstiné Galilée qui a raison (*notre traduction*).

Une autre anecdote tirée de la vie de Diogène semble illustrer les propos de Kojève sur l'homme post-historique qui exécuterait «des concerts musicaux à l'instar des grenouilles et des cigales». Selon Diogène Laërce, Diogène de Sinope, parlant un jour devant des gens inattentifs, se mit à chanter, ce qui a tout de suite attiré une grande foule autour de lui.

Le sage se sert du «langage des abeilles» ou «donne des concerts musicaux» pour défamiliariser son propre discours philosophique. Une autre possibilité d'étrangisation serait de transformer son discours en un «illisible quasi-grec», procédé dont use Kojève dans son compte-rendu sur Queneau.

Notons qu'une des premières apparitions de la notion de sagesse a lieu dans un commentaire que donne Kojève d'un aphorisme de Kozma Proutkov. Proutkov, auteur fictif qui fait parfois penser au Père Ubu d'Alfred Jarry, fut inventé par le poète Alexeï Konstantinovitch Tolstoï (1817-1875) et ses cousins, les trois frères Jemtchoujnikov. De Proutkov, Kojève retient un aphorisme humoristique pour en révéler la sagesse profonde et même universelle:

Hier nous sommes restés toute la nuit devant la fontaine de la Piazza di Spagna. Durant notre conversation, j'ai mentionné l'aphorisme – selon moi de grande valeur – de Kozma Proutkov : «Claque une jument sur le nez, elle agitera la queue». Je ne connais rien de plus profond que cette maxime. Elle peut avoir mille sens, elle peut être appliquée dans mille cas. On me disait qu'en soi elle était dénuée de tout sens. Mais toute pensée n'a de valeur que si on la comprend. Et qu'est-ce qui donc, sinon ce qui est insensé, peut être interprété de manières infiniment différentes? L'aphorisme de Proutkov ne peut-il pas peut-être contenir toute la sagesse de l'humanité? (Kojève 2013: 26)⁴.

Cette réflexion évoque le caractère naïf et direct d'une vision du monde propre à l'enfant et que Dominique Auffret considère être celle de Kojève⁵. En effet, quoi de plus naïf que de voir un lien direct entre le fait de claquer une jument sur le nez et de l'observer agiter sa queue? Mais au-delà de ce déterminisme évident, Kojève soutient que cette action peut avoir mille sens ou, pour être plus précis, qu'elle peut être interprétée de manières infiniment

⁴ Notre traduction. La conversation avec un ami de Moscou Georg Witt s'est tenue le 15 août 1920 à Rome.

⁵ «[...] La Sagesse existentielle synthétise les deux états opposés de la vie d'un homme, celui de l'enfance et celui de la vie d'adulte [...]» (Auffret 1990: 573).

différentes, parce qu'elle est *dénuée de tout sens*. Ou, si l'on veut, son seul sens est de montrer qu'elle n'a pas de sens.

À qui pourrait-il venir à l'esprit de claquer une jument sur le nez, si ce n'est un enfant ou bien un sage? Sauf que l'enfant le fait juste *comme ça*, pour voir ce qui va se passer (la jument va agiter sa queue), tandis que le sage le fait pour réfléchir à ce que l'acte d'agiter la queue pourrait signifier.

Rappelons également la réponse que Kojève a donnée, quelque trente ans plus tard, à la question d'Edmond Ortigues sur le rapport de l'homme à la sagesse. On voit à quel point celle-ci est toujours liée, pour lui, au... rire:

C'est la même chose que le rapport de l'homme avec Dieu, explique Kojève à Ortigues. C'est l'histoire des malheurs de Sophie. Rappelez-vous que je n'ai pas publié moi-même l'*Introduction à la lecture de Hegel*. La publication a été faite par un humoriste, Raymond Queneau. Ce point est très important pour moi. D'ailleurs Queneau a résumé la *Phénoménologie de l'esprit* en écrivant *Zazie dans le métro*. Zazie était venue à Paris pour voir le métro. Mais la seule fois où elle est allée dans le métro, elle s'est endormie, elle n'a rien vu. Voilà le roman de la sagesse (Ortigues 1999: 17).

Zazie agit comme l'enfant qui claque la jument: elle veut voir, voir le métro. Le fait qu'elle n'a rien vu devient matière à réflexion, au même titre que le fait d'avoir vu la jument agiter sa queue. Reste à savoir si cette réflexion va mener au *Savoir* ou bien va s'embourber dans une infinité de sophismes, tels ceux que Nabokov imagine dans *Ada, ou l'ardeur* (1969) quand il invente *les sophismes de Sophie* de «Mlle Stopchine», faisant ainsi allusion à l'écrivaine catholique russe et salonnière parisienne Madame Sophie Swetchine, mais aussi aux *Malheurs de Sophie* (1858) de la comtesse de Ségur (née Sophie Rostopchine).

Premier roman de la trilogie sur les épreuves d'une toute jeune fille, Sophie de Réan, *Les Malheurs de Sophie* fut traduit en russe en 1864 sous le titre *Сонины проказы*, littéralement *Les Farces de Sophie*. Ainsi, le titre russe met en avant l'aspect humoristique des histoires de Sophie. Les nombreuses allusions à ce roman dans des textes littéraires russes, dont *Histoire de Sonetchka* (1937) de Marina Tsvetaïeva et *Autres rivages* (1954) de Nabokov, témoignent du rôle important qu'il a joué dans l'éducation littéraire des enfants russes de l'époque.

On peut supposer qu'il en va de même pour Kojève. Et si l'on ne peut prétendre que la Sagesse, la Sophia, lui serait apparue pour la première fois sous les traits d'une petite fille coquine et espiègle (rappelons que c'est une fille de 9 ans), il aurait été néanmoins au courant de l'expérience du tout jeune Vladimir Soloviev, qui en était tombé amoureux, ouvrant ainsi une série d'apparitions de la Sophia incarnée: d'abord dans une église à Moscou, puis au British Museum et enfin dans le désert égyptien. Le poème *Trois rencontres* (1898) de Soloviev décrit cette expérience mystique avec une grandiloquence lyrique qui paraîtrait excessive si elle n'était pas atténuée par une auto-ironie grinçante. Les visions mystiques de la Sophia sont ainsi constamment mises à distance, sans toutefois perdre de leur valeur.

Dans *La métaphysique religieuse de Vladimir Soloviev*, Kojève souligne l'importance qu'accorde Soloviev à la beauté physique de la Sophia:

Cette Sophia de sa mystique vécue est un être individuel, concret, vivant, presque tangible et en tout cas accessible à la vue, un être divino-humain, humain sous forme féminine, un être proche et condescendant, accessible à une communion intellectuelle, personnelle et directe, comprenant et adressant la parole, un être qui aide et guide dans la vie, un être enfin, qui est aimé d'un amour vif et ardent, sublimé, certes, et épuré de toute sensualité, mais néanmoins conscient d'être adressé à un être féminin qui l'accepte, lui répond peut-être et le récompense en tout cas en révélant sa beauté, qui n'est jamais une beauté abstraite et est même parfois une beauté féminine (Kojèvnikoff 1935: 120).

Cet amour rime en même temps avec l'humour avec lequel Soloviev raconte ses émotions. Il est très important que dans son traité inachevé *La Sophia*, écrit en français en 1876, le philosophe affirme que le caractère métaphysique de l'homme est révélé dans l'art, la poésie et le rire:

L'animal, complètement absorbé par la réalité donnée, ne peut pas se mettre dans une position critique et négative envers elle, et c'est pour cela qu'il ne [rit pas] peut pas rire; car le rire suppose un état libre: l'esclave ne rit pas (Soloviev 2000: 12).

D'où on pourrait tirer une conclusion qui ne saurait déplaire à Kojève: l'esclave commence à rire quand il cesse d'être animal et devient un homme pensant. Selon Soloviev, la liberté métaphysique de l'homme «acquiert la conscience de soi [même] dans le rire réfléchi de l'homme qui pense» (*ibid.*). Ce rire devient possible dès que l'homme se rend compte du contraste entre «cette réalité apparente qui est toute la réalité pour la brute et pour l'homme abruti» et «un autre monde idéal» (*ibid.*).

Kojève, certes, ne pouvait pas connaître *La Sophia*, qui ne fut publiée qu'en 1978 par les soins de l'abbé jésuite François Rouleau. Signalons toutefois que Soloviev développe l'idée du rire comme fondement métaphysique de l'homme pendant les leçons professées aux Cours supérieurs pour les femmes en 1875. En 1921 paraît à Petrograd un compte-rendu de la première leçon donnée le 14 janvier 1875, où le philosophe définit justement l'homme comme un animal riant (Лукьянов 1921: XIX).

La même année, Soloviev part pour Londres, pour se précipiter ensuite en Égypte. Ce départ inattendu, provoqué par la vision de la Sophia, est lié à l'intérêt du jeune philosophe pour le gnosticisme, la tradition hermétique et la Kabbale. On en trouve des traces dans le texte de *La Sophia*, jusque dans la structure triadique des fragments écrits au Caire. En marge du texte, nous trouvons une remarque («Эн-Соф, Логос, София. Первая троица») qui laisse penser que Soloviev identifie ici la Sophia à la *Shekhinah*, le principe féminin de la Kabbale. Pourtant, une autre hypothèse n'est pas à exclure, à savoir que la Sophia peut renvoyer à la sephira *Chokmah* (ou chochmah ou hokhmah), que l'on traduit littéralement par *sagesse*. Le mot *Chokmah* se prononce en russe *Хокма* (Soloviev le translittère ainsi dans son article *La Kabbale* pour le *Dictionnaire raisonné* de Brockhaus et Efron) ou bien *Хохма*, cette dernière version représentant en soi un jeu de mots inédit. De fait, *хохма* veut dire en russe plaisanterie, farce, anecdote drôle et inventée, et *хохмач* est un farceur qui aime à mystifier les gens avec des histoires invraisemblables.

Étymologiquement, *Хокма* provient du mot *הכמה* (sagesse), avec un effet d'attraction paronymique produit par le mot *хохот* (le rire). On parle souvent du

rire carnavalesque de Soloviev, qui ne cessait de surprendre ses contemporains. Sur ce plan, Kojève hérite de ce philosophe à l'origine du phénomène culturel insolite que représentait le Siècle d'argent russe. Loin d'être un simple trait de caractère, son goût pour la plaisanterie, le canular traduit une intuition plus profonde, décelant une incroyable parenté entre la sagesse et le rire.

Encore un mot. Pour Soloviev, un «autre monde idéal» est nécessairement une réalité divine transcendante, que Kojève, quant à lui, rejette. Pourtant, le Sage n'appartient-il pas lui aussi à une réalité double? D'un côté, il constate la fin de l'Histoire et, de l'autre, il vit parmi les gens qui ignorent cette vérité suprême. Dans l'entretien avec Gilles Lapouge, Kojève parle de la nature divine du Sage, qui ne fait plus rien hormis jouer.

Il est vrai que le discours philosophique, comme l'Histoire, est clos. Ça agace, cette idée. C'est peut-être pourquoi les *sages* – ceux qui succèdent aux philosophes et dont Hegel est le premier – sont si rares, pour ne pas dire inexistants. Il est vrai que vous ne pouvez accéder à la sagesse que si vous pouvez croire à votre divinité. Or, les gens sains d'esprit sont très rares. Être divin, cela veut dire quoi? Cela peut être la sagesse stoïcienne ou bien le jeu. Qui joue? Ce sont les dieux, ils n'ont pas besoin de réagir, alors ils jouent. Ce sont les dieux fainéants! (Lapouge 1968).

Ce Sage divin n'est-il pas un avatar, sinon une parodie, de l'Homme unitotal, ce représentant de la Divino-Humanité que prônait Soloviev? Stanley Rosen, qui a connu Kojève au début des années 1960, se souvient que ce dernier «often stated his superiority by referring to himself as a god, although once he qualified this assertion by adding that his secretary laughed when he made the claim» (Rosen 2007: 81).

En 1936, Kojève rédige une note intitulée *Faust, ou l'intellectuel bourgeois* où il écrit entre autres: «Faust après sa vie de savant veut jouir». Auffret dit justement que

si Kojève sera alors particulièrement sensible à la référence hégélienne de Faust concernant l'homme du Plaisir, c'est sans doute parce qu'il se retrouvera, dans cette figure emblématique de la littérature occidentale, tel qu'il était à Berlin (Auffret 1990: 189).

Faust peut devenir un Sage s'il a su dépasser le *Lustprinzip* (*ibid.*) pour révéler par le Savoir «la réalité (incarnée en Napoléon)». Or, il devient «l'incarnation de l'Esprit absolu: il est donc, si l'on veut, le Dieu incarné dont rêvaient les Chrétiens» (Kojève 1947: 147). Significativement, ce commentaire de Kojève provient des cours de l'année scolaire 1936-1937.

Mais qu'est-ce que le Sage fait après? Reprenons la formule de Kojève pour la modifier ainsi: Faust, après être devenu un Sage, veut jouer⁶. Et ce faisant, ne ressemble-t-il pas à un certain docteur Faustroll, le personnage mythique d'Alfred Jarry qui se plaît à dire qu'il est Dieu?

Je suis Dieu, dit Faustroll.

– Ha ha ! dit Bosse-de-Nage, sans plus de commentaires (Jarry 1911: 39).

⁶ Auffret dit justement que «la dimension du jeu envelopperait donc essentiellement l'existence du Sage», *ibid.*: 572.

Références bibliographiques

- Auffret, D. (1990), *Alexandre Kojève. La philosophie, l'Etat, la fin de l'Histoire*, Grasset, Paris.
- Bataille, G. (1997), *Choix de lettres. 1917-1962*, édition établie, présentée et annotée par Michel Surya, Gallimard, Paris.
- Jarry, A. (1911), *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, Eugène Fasquelle, Paris.
- Kojevnikoff, A. (1935), *La Métaphysique religieuse de Vladimir Soloviev*, «Revue d'histoire et de philosophie religieuses», janvier-avril 1935, 1-2.
- Kojève, A. (1962²), *Introduction à la lecture de Hegel: leçons sur la Phénoménologie de l'esprit professées de 1933 à 1939 à l'École des hautes études*, réunies et publiées par Raymond Queneau, Gallimard, Paris.
- Kojève, A. (1952), *Les romans de la Sagesse*, «Critique», 60.
- Kojève A. (2013), *Diario del filosofo*, éd. par Marco Filoni, Torino, Aragno.
- Lapouge, G. (1968), «*Les philosophes ne m'intéressent pas, je cherche des sages*», une conversation avec Alexandre Kojève, in «Quinzaine Littéraire», 53, maintenant <https://legrandcontinent.eu/fr/2020/12/25/conversation-alexandre-kojeve/>.
- Лукьянов, Сергей М. (1921), *О Владимире Соловьеве в его молодые годы*, кн. 3, вып. I, Петроград, г., гл. XIX.
- Miller, J.A. (2017), *Bonjour Sagesse*, in «La Cause du Désir», 1, 95.
- Miller, J.A. (2013), *Dévoration du vit, dimanche de la vie*, <https://laregledujeu.org/2013/03/12/12729/devoration-du-vit-dimanche-de-la-vie/>.
- Ortigue, E. (1999), *Pour l'honneur d'Alexandre Kojève*, in «Le Monde», 4 octobre.
- Soloviev, V. (2000), *La Sophia, principes de la doctrine universelle*, in Владимир Соловьев, *Полное собрание сочинений и писем в 20 т.*, Москва, Наука, 2.
- Rosen, S. (2007), «Kojève's Paris: A Memoir», in Florence Lussy (dir.), *Hommage à Alexandre Kojève: Actes de la « Journée A. Kojève » du 28 janvier 2003*, Éditions de la Bibliothèque nationale de France, Paris.